

DES VIES ORAGEUSES

IDRISSA

Voilà, c'est là, je crois. Je n'ai pas oublié le papier, la convocation. C'est écrit en petit : « Veuillez vous rendre le mardi 12 février de 9 h à 17 h au CeDDI pour un dépistage ». Le même mot est sur le panneau : CeDDI, en dessous « Centre de dépistage et de diagnostic des infections ».

Un grand bâtiment, à côté de la porte, c'est écrit : « CeDDI : cinquième étage ».

La dame derrière le bureau m'a donné le papier et m'a dit « il faut y aller ». Elle a dit aussi : « ne perdez pas le récépissé ». Je n'ai pas osé dire que je n'ai pas compris. Avec l'accent de France, les mots deviennent compliqués. « Récépissé »... Après j'ai vu que c'était marqué sur un autre papier qu'elle m'a donné.

« Idrissa Sangaré », ma photo. C'est ce papier qui dit que j'existe ici, c'est un papier d'identité, comme le passeport. J'ai pris une photo à la machine de la gare. C'était écrit « le visage doit avoir une expression neutre », c'est-à-dire qu'on ne doit pas sourire, c'est mal de sourire ici ? On m'a dit de faire des photos comme ça et j'ai écrit sur un papier jaune. Catherine du Refuge à Briançon m'a dit : « mets tout là-dedans, dans la pochette bleue », le récépissé aussi. Et la convocation pour le dépistage.

La dame du bureau de la SPADA¹ m'a dit de venir là. Catherine m'a expliqué pour la SPADA, elle m'a dit « vas-y dès que tu es à Courmarel ». J'y suis allé et la dame m'a donné les papiers, elle a dit : « Il faut que vous fassiez un dépistage. Vous verrez, ce n'est pas compliqué, vous prenez le tram et vous descendez à Périer. Vous savez ce que c'est un tram ? »

Et si suite à ça on me retourne en Italie ? Ou dans mon pays ? Si on m'amène en prison ? Et ce rendez-vous ? Des heures

1. Service du premier accueil des demandeurs d'asile

et des heures pour me faire dire quoi ? Pourquoi c'est long-temps comme ça, toute la journée ? Ils vont vouloir que je raconte quoi ? Et pourquoi encore ?

Il vaut mieux peut-être ne pas entrer. La dame a dit « il faut » et elle avait l'air gentille. C'est Catherine qui a dit qu'il faut ? Ou la dame d'ici ? Trop de choses dans ma tête, trop, je sais plus. Et si c'était la prison ?

Je trébuché comme si j'allais tomber. Une Blanche se tourne vite vers moi « Pardon », c'est elle qui vient de me bousculer. À peine le temps de demander l'excuse, elle court, monte les marches, tire la porte, et la claque derrière elle. Elle fait vite. Vite elle m'a bousculée, vite elle est montée.

Moi aussi je dois faire vite ! 9 h 5, c'est tard déjà. Je ne sais pas si c'est mieux de monter ou de partir. Coé était un bon médecin à Briançon. Elle n'était pas de la police, elle avait le stéthoscope pour écouter le cœur, une voix de Française et elle m'a dit « Idrissa, tu es fort comme un lion. » Elle a raison.

Les escaliers tournent longtemps. Je monte jusqu'aux deux portes blanches avec une petite fenêtre sur chacune. C'est marqué « CeDDI ». Je regarde par la fenêtre. Il y a un bureau blanc comme à la SPADA, mais plus haut avec une femme derrière. D'autres personnes aussi, en vêtements blancs comme le bureau, blanc comme la porte. Blanc partout chez les Blancs !

Ça me fait sourire. Je pousse la porte.

À gauche il y a des chaises, une table basse, des livres brillants comme ceux du marché de Conakry et des gens sur les chaises.

Une Africaine avec trois enfants. Les deux plus grands jouent par terre, le dernier est un bébé contre le ventre de sa maman, elle le berce. Un homme avec des Adidas est à côté. Et puis un vieux monsieur... Peau cuivrée et barbe grise... Tunique blanche... Je le reconnais... mon cœur veut sortir de ma poitrine, je recule d'un pas... Il me jette un coup d'œil, un Arabe peut-être... Je recule encore... Rien. Il m'a jeté un coup d'œil en passant comme on fait quand quelqu'un monte dans

un bus. Il m'a quitté du regard et continue à marmonner, il a entre les doigts, *misbaha*, le chapelet.

« Tu ne risques rien, je me répète, ils ne sont pas tous méchants. » Je m'assois, mais loin, le plus loin possible de lui. La femme blanche en blouse blanche derrière le bureau tout blanc dit « monsieur ». C'est à moi qu'elle parle :

— Vous avez rendez-vous ?

Je lui donne ma feuille.

— Je vois. Vous avez déjà fait un dépistage ?

— Même le mot je ne sais pas madame.

— Vous pouvez vous installer dans la salle d'attente, un médecin ou une infirmière va venir vous chercher.

J'ai la pochette bleue sur les genoux, Catherine a dit : « C'est très important. Il faut que tu gardes tous les documents qu'on te donnera. C'est pour ta demande d'asile, si tu es contrôlé, et puis aussi pour prouver que tu vis bien en France. Tu en auras besoin plus tard. Garde tout. » Moi je ne sais pas comment ça marche ici, je n'ai jamais connu la France. Elle a dit qu'il fallait garder les papiers, mais je les ai déjà perdus plusieurs fois. Passeport qu'on m'a pris en Libye, acte de naissance disparu en Italie. Mais Catherine est Française de France, elle sait comment il faut faire ici.

C'était après la brousse, non, à Briançon on dit « la montagne ». C'était après la montagne que je l'ai rencontrée. C'était au Refuge, une maison avec des lits et des tables, du thé chaud et du sucre. Il y avait des dessins au mur. Une grande feuille « Refuges solidaires » et un guépard dessiné. Elle est venue le matin avec ses yeux bleus, avec ses cheveux courts et blancs.

— Est-ce qu'il y a des personnes qui sont arrivées pendant la nuit ou hier ?

J'ai dit oui, Younoussa aussi.

— Ok, on va faire l'accueil alors.

On est allés l'un après l'autre dans la petite pièce à côté. Elle m'a posé des questions, j'avais peur, si c'était la police ?

Catherine a dit :

— Tu es en sécurité ici, la police ne peut pas venir

Elle a dit aussi « je brûlerai ces papiers dans le poêle quand tu partiras d'ici. » Je ne savais pas ce que c'était un poêle, « un grand feu pour se réchauffer ». J'ai pensé que si le feu allait brûler tout ce que je dis, je pouvais parler.

« Et maintenant, tu sais où tu veux aller ? » Je ne connaissais rien de la France. Younoussa savait lui : Paris. Moi je savais rien, juste je parlais français.

La porte s'ouvre. Je ne suis plus à Briançon, mais au centre de la santé. C'est la femme qui était à la porte, la Vite-vite. Je reconnais ses cheveux, son pull plein de couleurs qui dépasse de sa blouse. Elle a encore le souffle court à cause de la montée, moi-même j'ai le cœur qui bat fort dans la poitrine, pourtant je suis monté lentement. Elle appelle quelqu'un.

La maman se lève lourdement avec son bébé sur le ventre, ses enfants à la main et elle la suit.

Devant Catherine je n'ai pas dit « la Suisse », même si je pensais à la photo de Yannick avec les montagnes et le chalet. La même brousse qu'à Briançon, mais verte, sans neige.

« Ici ce n'est pas un hébergement durable, mais tu peux rester quelques jours si tu veux. »

Après elle a dit de bien garder tous les papiers. Je fais ce qu'elle a dit.

Je suis resté au Refuge. J'ai cuisiné le mafé et la nourriture de Français aussi. Je suis resté la nuit pour accueillir les frères qui passaient la brousse.

Catherine est revenue après un mois.

— Comment ça va ? Tu as réfléchi où tu veux faire ta demande d'asile ?

Je ne savais pas, je lui ai dit.

— Tu peux aller à Paris bien sûr. Mais c'est grand et très difficile de vivre là-bas. Sinon, tu peux aller à Massel. C'est la préfecture dont dépend Briançon. Ou alors Courmarel, ce n'est pas trop loin non plus. Peut-être que Courmarel serait une bonne solution. Pense-y.

C'était le vrai hiver à Briançon, le froid et la neige partout. J'ai écouté Catherine. Je n'avais pas d'argent, rien du tout. Pour Massel et Paris, cinquante euros. Pour Courmarel, dix euros. Du coup Courmarel.

« *Yeah bro*, tu vas à Cour' ! » Axel doit rester trois mois ici, au Refuge, pour aider. Il a pris mon billet, « Check là man ! », il m'a montré le bus bleu.

J'ai posé sur le siège à côté mon sac à dos et le duvet que Catherine m'a donné.

Enfin on dit mon nom, je me lève poliment. Je veux montrer que j'écoute, que je suis une bonne personne, que je suis digne d'ici. La Vite-vite me serre la main, elle a les yeux fatigués.

Elle sait que je parle français, elle va vite. Mon français n'est pas de France, elle comprend, répète lentement :

— Bonjour, je m'appelle Sarah Lafaudoux, je suis médecin. Est-ce qu'on vous a expliqué pourquoi vous êtes ici ?

Ça c'est facile, c'est la dame derrière le bureau, pas le bureau du centre, mais celui de la SPADA. Je lui donne la convocation et j'ajoute « dépitage ».

Elle explique ce que c'est. Le mot est compliqué, mais je sais ce que ça signifie, je lui dis.

— Ah bon... alors vous savez que c'est important de vérifier si vous avez ces maladies pour qu'on puisse les traiter s'il y a besoin.

Je vais vous expliquer comment ça va se passer. D'abord je vais vous poser des questions, certaines peuvent vous paraître intimes, mais ça me permettra de savoir quels tests faire. Vous n'êtes pas obligé de répondre aux questions si vous n'en avez pas envie. Tout ce que vous me raconterez

restera entre nous et les autres soignants, c'est confidentiel, d'accord ? Ça veut dire que personne d'autre ne saura ce que vous me dites. On commence ?

Je suis d'accord.

— Depuis combien de temps êtes-vous en France ?

— Depuis deux mois.

— Deux mois ? Ou douze mois ?

Je répète, elle ne comprend toujours pas, je montre sur mes doigts. C'est deux mois.

— Est-ce que vous avez déjà fait une radio des poumons ?

— Non.

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, on vérifie les maladies qui se transmettent par les rapports sexuels ou le contact avec le sang. Est-ce que vous avez déjà fait des tests comme ça ?

— Des tests comment ?

— Une prise de sang.

— Oui, en Italie.

— Alors ce sera la même chose. Je dois encore vous poser quelques questions : est-ce que vous avez déjà eu des rapports sexuels ? Est-ce que vous avez eu des rapports non protégés, sans préservatif dans les trois derniers mois ? Et dans les six dernières semaines ? Est-ce que c'était avec un partenaire occasionnel ou votre conjoint ?

Les questions tombent sur ma tête. Je ne veux pas répondre, qu'est-ce qu'elle me veut ?

Elle me fixe avec ses yeux clairs.

— Ce n'est pas pour vous juger, mais j'ai besoin de savoir tout ça pour vous dépister le mieux possible.

— Non jamais, j'ai jamais connu une femme.

Son regard est soupçonneux comme si elle pensait que je mens. Je fixe mes baskets, j'ai le visage qui chauffe.

Elle écrit quelque chose et dit encore :

— Aujourd'hui on va faire une prise de sang et on va le mettre dans ces tubes. Ça peut vous paraître beaucoup, mais on a

beaucoup plus de sang dans le corps, l'équivalent de quatre ou cinq bouteilles d'eau et il se refait tout seul.

C'est l'infirmière qui va vous la faire.

On va aussi faire un prélèvement urinaire. Il ne faut pas que vous ayez fait pipi depuis deux heures, est-ce que c'est bon pour vous ?

Je hoche la tête.

— D'accord, il faut faire pipi jusqu'au trait 20. On se revoit mercredi prochain à 14 h pour les résultats, ça vous va ?

Je dois avoir l'air de ne pas comprendre. Elle réexplique et donne une carte avec l'heure et le jour du prochain rendez-vous. Elle se lève et on quitte.

SARAH

Mardi 12 février

Sarah bâille longuement avant de retourner chercher un autre patient. La fatigue reprend le dessus après la folle course de ce matin.

Tout ça à cause de Bertille qui a traîné dans la salle de bain, l'obligeant à une toilette de chat et à une course contre la montre. C'était comme au Tour de France, un vieux Peugeot comme bolide.

Tant qu'à désigner les vrais coupables, allons-y! L'AT, l'Amant temporaire de sa chère coloc et ses mugissements, Sophie qui fêtait son anniversaire et qui a réussi à la traîner à la Tranquilliette pour une soirée tout sauf tranquille. Elle n'avait rien mangé de la journée, a enquillé trois bières, c'est monté vite et ça a duré longtemps.

Le casque au matin, la tête qui tambourinait, la vision troublée sur un vélo bringuebalant, un œil sur la route, l'autre sur le téléphone, de l'art pur !

Rue Périer, c'était là. Elle avait pris la route dans le mauvais sens, fait demi-tour en passant à un cheveu du trottoir, pilé devant l'immeuble blanc, manquant de faire un soleil. Dans la foulée son téléphone lui avait échappé. Elle s'était précipitée pour le ramasser, avait lâché son vélo, qui avait fait un grand « bling » en heurtant le sol, avait trébuché sur son lacet en passant. Fébrilement, elle avait décroché son antivolt tout en voulant ranger son téléphone, tenté d'accrocher son vélo au poteau avec son téléphone, s'était aperçue de son erreur, avait sorti le cadenas de sa poche et chaque chose avait fini par trouver sa juste place : le cadenas autour du poteau, le téléphone dans sa veste.

Elle avait monté quatre à quatre le perron, bousculé un homme en passant, lancé des excuses à la volée, ouvert la

porte, avalé les cinq étages. Sur le palier elle avait attendu un instant, cherchant à reprendre son souffle.

Elle avait commencé à travailler au centre une semaine auparavant. Elle en avait entendu parler par une copine de promo qui lui avait dit que c'était tranquille, des dépistages, pas de suivi de patients, parfait pour avancer la thèse. Sarah, elle, sortait tout juste de sa thèse. Lorsqu'elle avait vu que le centre recrutait, elle avait sauté sur l'occasion. Parfait ! Pile-poil ce qu'il lui fallait après une année surchargée. Maintenant qu'elle était enfin docteure, elle ne serait plus la rabat-joie de service qui refusait toute invitation au bar ou en boîte.

Pour le moment, elle avait complètement la tête dans le guidon, au sens figuré cette fois-ci, entre le logiciel à maîtriser, les protocoles à apprendre, les recherches du soir, le personnel à rencontrer. Médecins, infirmières, psychologue, assistante sociale, secrétaires, cadre et internes, ça faisait du monde.

C'était normal tout ça, c'était le début, mais bientôt à elle les soirées dans les bars, au cinéma et les cafés en terrasse !

Le cœur encore battant, elle était entrée dans le centre, avait murmuré un timide « bonjour » en direction de la salle d'attente et s'était approchée de Julie pour s'excuser d'une petite voix :

- Je n'ai pas réussi à ouvrir mon planning.
- Pas de panique, ce matin c'est sans rendez-vous. Prends le temps de t'installer.

Reconnaissante, la médecin avait volé littéralement jusqu'à son bureau, bourré sa veste dans le placard, arraché une blouse qu'elle avait enfilée, épinglé son badge, allumé son ordinateur et cherché un peu partout le protocole de consultation que Myriam, une des médecins du centre, lui avait donné. « Fais gaffe à Myriam, l'avait prévenue sa copine

d'internat, elle est pas commode.» Elle devait avoir dans les quarante ans, de grande taille, avec des cheveux bouclés faisant une couronne autour de son visage aux traits marqués, hérité de ses ancêtres marocains. Un volcan dans une longue tige, un vrai volcan en pleine activité, qui explosait régulièrement. «Tiens-toi à l'écart, lui avait conseillé sa copine, personne ne m'a engueulé comme elle depuis que je me suis fait pipi dessus en CP.» Sarah n'avait aucune envie de se faire crier dessus. Elle ne voulait qu'un boulot pas trop prenant et de l'argent tous les mois. Pour la vocation on verrait plus tard, lorsque l'internat et la thèse seraient loin derrière. En attendant, elle voulait profiter !

En attendant, elle n'avait toujours pas trouvé le protocole. Décidément, tout marchait de travers aujourd'hui. Elle avait bien dit à Sophie que ce n'était pas le moment. «Mon anniversaire c'est maintenant», avait asséné cette dernière.

Elle avait enfin trouvé ce maudit papier, était partie chercher son patient, première consultation de la journée.

Son deuxième patient a son âge ou à peu près. Il a les lèvres épaisses, le visage rond, les cheveux tressés en de toutes petites torsades. Il porte un jean, des baskets, une polaire sur laquelle il est marqué «Serre Chevalier Vallée», avec l'aigle aux ailes déployées brodé et des montagnes derrière. Il a l'air mal à l'aise, sa peau noire est luisante de transpiration.

Est-ce que lui aussi a couru ? Il tient un papier serré dans sa main.

Elle croit d'abord qu'il n'est pas francophone, il a l'air perdu, ne répond pas à ses questions. Elle lui demande s'il parle français. Il répond par l'affirmative, il a un accent étrange qui déforme son «oui» en «vouï».

Elle déroule le protocole de Myriam jusqu'à arriver aux questions portant sur l'ancienneté et la fréquence des rapports sexuels.

Il a l'air très gêné, elle tente de le rassurer en lui rappelant qu'il n'y a pas de jugement, mais elle ne se sent pas à l'aise non plus. Elle est médecin, ce n'est pas la première fois qu'elle pose des questions intimes à des patients. Le jeune homme aurait été écarlate si sa peau n'était pas si noire.

Il évite son regard lorsqu'il lui répond qu'il n'a jamais eu de rapports sexuels. Elle ne sait pas que penser alors elle marque : « lui faire refaire un test dans trois mois ».

En relisant le protocole plus tard, elle se rend compte qu'elle a oublié de lui parler de la CMU-C, la couverture universelle de santé. Zut ! Elle le note pour penser à lui demander au prochain rendez-vous.

En passant dans le couloir chercher un café, elle aperçoit la salle d'attente bondée. Elle grimace, avale un Doliprane et une gorgée de café pour le faire passer.

Un coup d'œil sur le planning, peu de consultations prévues, beaucoup de sans rendez-vous.

Le patient suivant s'installe, ou plutôt les deux suivants. Un couple. Ils ont l'air très jeunes, se lancent des regards énamourés. C'est la fille qui prend la parole la première :

— On s'est dit qu'avant d'avoir des relations sexuelles, on voulait faire le test ensemble. On peut répondre aux questions, on n'a rien à cacher.

Sarah préfère les faire passer l'un après l'autre. En effet, ils n'ont pas grand-chose à cacher. Elle leur donne un nouveau rendez-vous pour les résultats et ils partent, main dans la main, faire leur office avec les tubes à essai.

Puis un homme, un Malien de trente ans. Il l'interrompt au milieu d'une longue liste de questions. Il souffre d'une forte douleur au ventre.

Sarah le palpe, lui demande de remonter son t-shirt pour faciliter l'examen. Elle étouffe un cri. La peau marron foncé

de l'homme est grêlée de plusieurs centaines de petites cicatrices rondes. L'homme suit son regard.

— C'est ces bestioles de Libye, dans la prison. Ça pique et gratte toujours. Aujourd'hui encore ça gratte.

Il montre ses bras, ses jambes, partout des traces de piqûres.

Mercredi 13 février

La sonnerie du réveil la tire de son sommeil, elle ouvre des yeux vitreux, d'un geste maladroit, elle envoie valser son téléphone sur le sol... Décidément... Pas rancunier pour deux sous, il s'allume fidèlement.

Bénissant le ciel d'avoir suivi La Voie raisonnable, série-tisane-au lit, Sarah jaillit dans la cuisine où ses deux coloc, Bertille et Sophie, sont en train de petit-déjeuner, à peine plus fraîches que la veille.

— Vous êtes encore sorties ?

Bertille acquiesce en bâillant. Sa capacité à faire la fête tient du miracle. Elle bosse beaucoup pourtant, directrice chez Monoprix, mais Sarah la soupçonne d'avoir construit dans son bureau une pièce secrète à la Gaston Lagaffe où elle pionce toute la journée.

Pour Sophie c'est vite vu, elle est insomniaque. Pas une insomniaque de pacotille qui se lève en hurlant dramatiquement « je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! » alors que le monde entier l'a entendue ronfler du crépuscule à l'aube, mais une vraie de vraie. Qu'elle se couche avec les poules ou fasse la fête jusqu'au bout de la nuit, ses yeux ne se ferment que deux ou trois heures. Elle ne jure que par la sieste de vingt minutes après manger et le yoga régénérant.

Contrairement à ses coloc, Sarah pète le feu aujourd'hui. Elle raconte dans le détail sa journée de la veille, vite interrompue par Sophie :

— Tu n'entends pas comme un sifflement ? demande-t-elle à Bertille, très désagréable d'ailleurs.

— Ça doit être le whisky qui continue à couler dans ta tête, réplique cette dernière avec un clin d'œil appuyé.

Sarah s'empare du journal qui traîne sur la table et se plonge dans la lecture.

Elle sursaute en levant les yeux vers l'horloge. D'un bond elle passe sa grande écharpe à quatre tours tricotée par Sophie, enfile ses gants et son gros bonnet blanc. En route !

La salle d'attente est déjà pleine.

Midi, réunion d'équipe.

Tout le personnel se retrouve dans la salle de réunion avec son tupperware. La cadre, Diane, présente les plannings, insiste sur les directives de l'Agence régionale de santé : faire plus de dépistage sur des personnes à risque. Ça provoque un remous, Sarah ne comprend pas. Ça semble plutôt logique de se focaliser sur les personnes ayant plus de risques de contracter des infections, non ?

14 heures, après quelques minutes de discussion, Maissata Cissokho accepte de ramener ses quatre enfants dans la salle d'attente. Sarah a insisté, elle souhaite la voir seule.

Elle s'est préparée, a soigneusement choisi ses mots. Elle ne sait comment atténuer la violence de ce qu'elle va dire. Elle se racle la gorge, se lance.

— J'ai les résultats de vos analyses.

Elle désigne une liasse de papier, sa voix se brise. Elle regarde Maissata bien en face. L'interprète traduit.

— On va les regarder ensemble. Tout est normal pour la syphilis, les hépatites. Par contre, le test du VIH est positif. Madame, vous avez le virus du sida... et vos deux petites filles aussi.

L'interprète la regarde avec de grands yeux, il les ferme, appuie ses mains sur son front et prononce quelques mots. La femme est frappée d'horreur, ses yeux se remplissent de larmes, elle balbutie :

— Les petites... les petites aussi ?

Sarah hoche la tête d'un air grave.

Maissata est arrivée de Guinée avec ses quatre enfants. Une fille de quinze ans, un garçon de treize et deux jumelles de trois ans. Elle ne parle que soussou, roule des yeux paniqués lorsqu'on s'adresse à elle en français. Sarah a demandé à l'interprète d'être présent cette fois-ci, cela aurait été compliqué d'avoir la traduction au téléphone.

Ce dernier se tourne vers la médecin :

— Elle demande si elles vont bientôt mourir.

Sarah prend une voix douce pour rassurer sa patiente. Elle lui parle du traitement qui leur permettra de vivre à peu près normalement, lui assure qu'ils ne seront pas seuls. Elle insiste sur la fiabilité du traitement, indique les examens complémentaires. Elle s'agite, entasse des chiffres, des encouragements, tout ça pour faire disparaître, dans les grands yeux de la femme tassée devant elle, l'ombre de la mort.

Elle la raccompagne dans la salle d'attente. Maissata se précipite vers ses enfants, veut les serrer dans ses bras, s'arrête soudain comme si elle n'osait pas les toucher, comme si la maladie créait une barrière autour d'elle.

Sarah retourne dans son bureau. Elle a les mains qui tremblent, manque de faire tomber sa tasse, allume son ordinateur, fixe d'un regard vide le dossier de Maissata, soupire, commence à écrire, s'arrête. Elle se réprimande, ça va devenir très compliqué si elle se laisse émouvoir par chacun de ses patients. Elle essaie de nouveau, note quelques mots, renonce. Elle finit par ouvrir sa page Facebook, enchaîner deux ou trois vidéos. Julien a posté sa dernière sortie de ski, il dévale des champs de poudreuse dans de grands hurlements. Elle *like*.

Vendredi 15 février

Sarah rentre du travail, elle se fait cueillir par la voix autoritaire de Bertille.